

A l'école du religieux ? Formation et transmission du religieux en Méditerranée

Les sciences religieuses, de la théologie à la culture

Mots clefs : Sciences religieuses, histoire des religions, faits religieux, sciences œcuméniques, sécularisation, théologie, culture, éthique, civilisation.

Lors de cette troisième séance de notre séminaire, nous avons examiné les modalités historiques, géographiques et épistémologiques qui ont permis à l'émergence en Occident à partir de la fin du XIX^e siècle, d'une nouvelle discipline de recherche et d'enseignement : les sciences religieuses. Nous avons discuté afin de déterminer si ce modèle, se voulant strictement déconfectionnalisé, restait encore pertinent de nos jours dans nos sociétés travaillées par le pluralisme religieux, mais aussi s'il peut s'appliquer tel quel dans les pays de culture autre que chrétienne et/ou laïque.

Claude Langlois (directeur d'études émérite à l'École pratique des hautes études)

Les sciences religieuses de Renan à nos jours : Peut-on parler d'un modèle français ?

Il s'agit de retracer l'histoire des sciences religieuses en France aux XIX^e et XX^e siècles, principalement dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Ces sciences religieuses – ou sciences des religions – se sont d'abord manifestées à travers le rôle premier de deux disciplines dominantes, la philologie et l'histoire. Ces nouvelles perspectives révolutionnent l'étude des religions autochtones (chrétiennes principalement) en mettant en cause le rapport sacré au texte fondateur. Le phénomène est commun à l'Europe occidentale, anglophone et germanophone. La singularité française provient du type institutionnel qui y prévaut, en marge des facultés de théologie et en marge de l'Université, par le renouveau du Collège de France (le moment Renan) et par la création de la Section des Sciences religieuses de l'EPHE (1886), institutions parisiennes peu intéressées à la dissémination du savoir dans les Universités et à des demandes de vulgarisation dans le primaire et le secondaire.

Mais il ne faut pas négliger l'autre manière dont les sciences religieuses se recomposent par une véritable explosion du marché scientifique de la religion, sous l'impulsion des protestants libéraux de l'entourage de Jules Ferry sensibles à l'avance allemande d'un point de vue académique. Cette pluralisation massive s'opère :

- 1) sous l'effet conjoint de la découverte de langues oubliées (hiéroglyphes) et par la maîtrise par les linguistes européens des langues sources asiatiques (sanskrit, pali) ;
- 2) par l'importance des fouilles archéologiques qui font émerger des civilisations inconnues, prébibliques ou préislamiques avec des « sources textuelles » nouvelles ;
- 3) par le déplacement du regard ethnologique vers les peuples de l'Océanie et de l'Afrique, ce qui oblige à une redéfinition du religieux, non plus autour de textes fondateurs mais autour du rite et du mythe.

Si on se focalise davantage sur l'espace méditerranéen, on voit comment les phénomènes ici énumérés entrent dans une recomposition plus spécifique, par le rôle prépondérant de l'archéologie modifiant la connaissance des civilisations anciennes du Proche Orient. On voit aussi la nécessité de mieux prendre en compte le cadre politique, à savoir la conquête européenne de l'espace ottoman à partir du XIX^e siècle. Mais surtout on doit réévaluer l'ancien rapport de la France à l'Islam tel qu'il s'est stabilisé à partir du XVI^e siècle avec l'Empire Ottoman comme interlocuteur privilégié : la France a porté, par le Collège de France notamment, à partir du XVII^e siècle, une attention soutenue à la langue (et à la civilisation) *arabe* ; à partir du XX^e siècle, on commence à trouver, dans l'espace universitaire français, des chaires de civilisation *musulmane*.

Discussion :

Il a été appelé le rôle des traductions. Les premières traductions ont été un signal fort car elles permettaient une lisibilité immédiate. Les traductions en latin du Coran, comme celles en français, en témoignent. Elles ont aussi suscité des polémiques dans la mesure où il ne s'agissait pas seulement d'un travail scientifique mais d'un travail fait dans des perspectives politiques et ethnocentriques. Il a aussi été souligné qu'il fallait mesurer l'intentionnalité des traductions, leur traitement afin qu'elles soient reçues par les autorités. On peut d'ailleurs constater que cet aspect a progressivement perdu de son importance, dès lors la problématique devenait plutôt celle de l'accessibilité aux textes, de leur circulation. Il a enfin été rappelé que c'est Marcel Mauss qui a fait basculer les choses en donnant le primat à l'ethnologie et à la sociologie sur les autres sciences religieuses. Les textes peuvent aussi être repris en les vulgarisant et en donnant donc de nouvelles références. C'est le paradoxe des conséquences des traductions.

Antoine Arjakovsky (Codirecteur du département de recherche Société Liberté Paix au Collège des Bernardins, directeur de la formation Agapan.fr, directeur du Conseil d'administration de l'Institut d'études œcuméniques de Lviv)

Qu'est-ce que la science œcuménique ?

Il existe trois caractéristiques principales permettant de définir l'émergence d'une science nouvelle : son originalité par rapport aux autres disciplines du savoir, sa capacité à rendre visible ce qui était inconnu avant elle, enfin ses apports nouveaux et incontestables. La découverte que tel aspect du savoir ne peut s'insérer dans aucune science existante est une pratique ancienne. A la fin du XIX^e siècle en France et en Allemagne la sociologie ne pouvait s'insérer ni dans la philosophie, ni dans l'ethnologie, ni dans l'anthropologie, ni dans l'histoire. Il a fallu créer une discipline nouvelle dont les premiers maîtres furent Emile Durkheim et Max Weber. Mais une nouvelle science apparaît aussi lorsque se fait une prise de conscience nouvelle, c'est-à-dire lorsqu'on se met à voir grâce à elle ce qui était autrefois caché. La gravitation universelle a toujours existé mais il a fallu que Newton tire les conséquences générales de la chute d'une pomme pour que naisse la physique gravitationnelle. De même l'humanité a toujours su que l'intelligence humaine était déterminée en partie par les phénomènes sociaux collectifs.

Mais la sociologie est née à la fin du XIX^e siècle en Europe lorsque des hommes et des femmes ont pris conscience, grâce notamment aux anthropologues découvrant les peuples des pays colonisés, qu'il existait des lois collectives structurant l'espace social des civilisations. Enfin l'émergence d'une science nouvelle se mesure à ses fruits et aux compétences spécifiques qu'elle génère. La physique gravitationnelle a permis à terme de représenter une nouvelle organisation du cosmos et de rendre possible à terme l'envoi d'êtres humains sur la lune. La sociologie a permis de décrire de nouvelles civilisations et de mieux représenter par la suite l'intelligence collective au moyen des instruments de sondage. La science œcuménique, préparée par de nombreuses figures intellectuelles et spirituelles appartenant à différentes nationalités et différents horizons spirituels, comme Nicolas Berdiaev, André Sheptytsky ou Konrad Raiser, et approfondie par tout un réseau encore disparate et mal organisé d'institutions de recherche, de construction de la paix et d'enseignement se définissant comme œcuméniques (à commencer par le Conseil Œcuménique des Eglises), apparaît aujourd'hui selon la même logique. On présentera brièvement l'originalité de la science œcuménique par rapport aux sciences religieuses ou à la théologie confessionnelle, toutes les deux en crise. Elle représente en effet selon nous le fondement d'un enseignement renouvelé de la culture éthique et religieuse dans les sociétés démocratiques pluralistes.

Discussion :

Certains ont considéré qu'il ne peut y avoir de philosophie chrétienne car cela supposerait d'être assujéti à un corps préétabli. Il existe bien un travail sur la compréhension de la théologie, des religions, de leur philosophie et de leurs contenus, mais il n'y a pas à proprement parler de philosophie religieuse.

Pour Antoine Arjakovsky, une croyance chrétienne est nécessaire pour participer au travail œcuménique : à force d'intégrer le dialogue avec d'autres croyants on permet le rapprochement.

En réponse à la question posée sur le type d'enseignement donné, Antoine Arjakovsky a précisé que la formation ne peut plus être une formation aux faits religieux mais une formation à la culture religieuse qui intègre une dimension symbolique, du vécu, de la ritualisation c'est-à-dire ce qui pose ensemble le savoir et le savoir-être, qui réconcilie nature et culture et intègre les différentes traditions religieuses. Dans les écoles de la République l'enseignement a été limité aux faits religieux pour éviter le prosélytisme et l'incapacité de l'école publique à faire entendre les convictions et les différences alors que ce qui est le plus important c'est d'argumenter.

Sur la question de la proximité de la présentation avec les théories de Mircea Eliade, Antoine Arjakovsky a relevé que cet auteur fait de la phénoménologie, ce qui est nécessaire mais ne répond pas à la question du sens dont on a aujourd'hui besoin.

Antoine de Romanet a souligné que la question capitale est celle de la capacité à avoir une vision holistique des réalités c'est-à-dire celle qui comprend la vie comme un tout.

Abderrazak Sayadi (*Professeur de littérature et de civilisation à la Faculté des Lettres de Manouba*)

L'ouverture d'un Master de religions comparées à l'université de Tunis. Pour quoi faire ?

La rentrée de septembre 2015 va connaître un événement universitaire important à la Faculté des Lettres de Manouba à Tunis : la réouverture du département de religions comparées, avec le démarrage d'un Master en civilisations et religions comparées. C'est le fruit d'un travail de préparation et de concertation qui a duré plusieurs mois, et c'est la concrétisation d'une idée à laquelle je crois et que je partage avec l'équipe des enseignants que j'ai l'honneur de coordonner qui est que l'université peut combattre l'ignorance et le fanatisme religieux par le savoir et par la connaissance des faits religieux. L'université tunisienne a cumulé une certaine expérience dans ce domaine particulier de l'enseignement des faits religieux. Mais il lui a toujours manqué un cadre institutionnel universitaire. Aujourd'hui nous l'avons. Pour avoir participé, depuis que j'exerce à la Faculté des Lettres de Manouba, à la plupart de ces expériences, je pense que nous avons aujourd'hui une opportunité historique à saisir afin que ce département de religions comparées puisse réussir : un contexte politique favorable aux libertés publiques au lendemain de la réussite du processus de transition démocratique en Tunisie. Des libertés académiques dans le domaine de la recherche scientifique reconnues, sans aucune réserve, par le texte de la constitution votée à une écrasante majorité par l'assemblée constituante issue de la révolution de 2011.

Et surtout une demande de la part de la société tunisienne inquiète et désarçonnée par la montée en puissance de la vague djihadiste, avec le déchaînement de violence qui l'accompagne, de comprendre ses racines afin de mieux le juguler. L'université tunisienne ne peut pas rester sourde et indifférente à son environnement politique et religieux. Elle doit pouvoir répondre à la demande que la société lui adresse, donner des clefs de compréhension de ces phénomènes, et former des esprits libres capables de penser et d'analyser les faits religieux. Il y aurait là un moyen de légitimer les études littéraires et historiques aux yeux d'une société tunisienne qui reproche souvent à son université d'être coupée de la réalité économique sociale et culturelle du pays.

Trois points ont été abordés :

1. Le cadre théorique du Master de religions comparées
2. Les modalités pratiques et pédagogiques de ses enseignements
3. Les finalités humanistes et citoyennes de cette formation.

Discussion :

Pour Valentine Zuber, les questions qui se posent en Tunisie se posent encore chez nous qu'il n'y a donc pas de différences de degré entre la Tunisie et les pays du nord de la méditerranée mais tout un ensemble de préjugés que l'on doit maintenant s'attacher à dépasser.

En réponse à la question posée sur la manière de construire le modèle, Abderrazak Sayadi a précisé que ce modèle est le fruit d'une réflexion avec plusieurs collègues, notamment des historiens. Le projet est appelé à s'améliorer, mais le master sera aussi conçu en fonction des moyens dont il disposera.

Jacques Huntzinger

Synthèse et conclusions

Jacques Huntzinger estime que cette séance est un magnifique exemple de travaux pratiques en dialogue méditerranéen. Il existe bien un décalage entre le Nord et le Sud et on peut même parler ici de fracture culturelle. A partir de ce constat, il nous faut travailler ensemble pour essayer de réduire cette fracture. Le Nord a en effet une longueur d'avance sur le Sud (XV^e-XX^e siècles). Le Sud a pensé à une époque où le Nord ne pensait pas et puis s'est arrêté de penser (échec de la Nahda à la fin du XIX^e siècle). Il y a donc la persistance d'un décalage historique.

Au Nord, on recherche du sens, au Sud, il y a trop de sens (holisme confessionnel).

Il y a deux mondes différents :

- Au Nord, modèle laïque, de reconnaissance ou bien encore tout récemment, œcuménique.
- Au Sud, modèle dogmatique coranique. Un nouveau modèle à inventer (comme un retour au mutazilisme ?).

Dans quelle mesure le modèle français peut-il encore servir au Sud ? Le modèle suivi par Arkoun ou Benzine n'a pas réussi. Dans le modèle tunisien tel qu'il a été présenté, le religieux reste encore très présent. Peut-être va-t-il tendre vers le modèle des sciences œcuméniques ?

En tout état de cause, on a besoin de plus de sens au Nord, et de plus de liberté et d'égalité au Sud.